

MAŁGORZATA SOKOŁOWICZ

Université de Varsovie

« Errance est mon héritage ». Le labyrinthe en tant qu'une figure de l'expérience postcoloniale d'après les *Enfants du lichen* de Maya Cousineau Mollen

Très riche, la symbolique du labyrinthe comprend les rites de passage, la mort et la résurrection spirituelle. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant écrivent : « La transformation du moi qui s'opère au centre du labyrinthe et qui s'affirmera au grand jour à la fin du voyage de retour, au terme de ce passage des ténèbres à la lumière, marquera la victoire [...] »¹. Cette description fait penser à la situation postcoloniale où l'ancien colonisé doit faire face au passé de son peuple, essaie de se réconcilier avec l'Histoire et de retrouver la dignité perdue : il passe de la mort symbolique à la résurrection.

Dans son *Portrait du colonisé*, Albert Memmi constate que « tous les Colonisés se ressemblaient [...] que tous les Opprimés se ressemblaient en quelques mesure »² : ils « se refus[aient] cruellement et se revendiqu[aient] d'une manière [...] excessive »³. Ce paradoxe résulte de la vision binaire du monde colonial fondée sur « la notion d'opposition (colonisateur/colonisé-e, Occident/Orient, homme/femme [...], etc.) » et impliquant « la supériorité du premier sur le second »⁴. La lit-

1 J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont, 2012, p. 643.

2 A. Memmi, *Portrait du colonisé*, Paris, Payot, 1973, p. 11.

3 *Ibid.*, p. 12.

4 A. Kian, « Féminisme postcolonial : contributions théoriques et po-

térature postcoloniale lutte contre cette vision binaire et contre ses conséquences : les sentiments d'infériorité et d'exclusion.

Cela est très visible dans l'écriture autochtone qui émerge au Canada dans les années 1970 et qui résulte de la situation particulière des Premières Nations dans ce pays. En 1969 paraît le Livre blanc, projet d'assimilation des Amérindiens visant à les faire devenir citoyens canadiens. Il secoue le pays et éveille un esprit de révolte chez les Autochtones : « Alors que le gouvernement canadien souhaite neutraliser définitivement le peuple amérindien, des auteurs autochtones démontrent la bêtise du projet »⁵. En même temps, ils œuvrent pour changer la perception de leurs nations, luttent contre les clichés et la déconsidération : ils cherchent à se réapproprier leur culture⁶.

Le premier travail analysant l'écriture autochtone au Québec date de 1993. Son auteure, Diane Boudreau, définit cette littérature justement par le prisme postcolonial : c'est « une littérature de survie (pour les nations) et de "résistance" (aux Blancs) »⁷. Dans *Atlas littéraire du Québec* publié en 2020, l'écriture autochtone continue à être présentée comme un « outil de guérison »⁸. Maurizio Gatti dresse même des parallèles

litiques », [dans :] *Cités*, 2017, n° 72, p. 69.

5 D. Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 13. Dans son *Histoire de la littérature innue*, Myriam St-Gelais rattache l'émergence de la littérature autochtone aussi aux mouvements de résistance aux États-Unis : M. St-Gelais, *Une histoire de la littérature innue*, Québec, Imaginaire / Nord, 2022, p. 29-31.

6 M. Gatti, *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2006, p. 79.

7 D. Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, *op. cit.*, p. 15.

8 M.-H. Jeannotte, « La littérature autochtone : le papier et la voix », [dans :] P. Hébert, B. Andrès, A. Gagnon (dir.), *Atlas littéraire du Québec*, Montréal, Fides, 2020, p. 312.

entre les écrits autochtones et l'écriture postcoloniale maghrébine⁹. Il existe, pourtant, une différence majeure entre ces deux expériences et littératures. Le Maghreb, comme la plupart des pays colonisés au XIX^e-début du XX^e siècle, s'est débarrassé de la présence de l'ancien colonisateur alors que les Autochtones canadiens n'ont jamais repris leur territoire, ils doivent juste apprendre à coexister avec les descendants de ceux qui ont décimé leurs ancêtres.

Cela influence leur production et spécialement celle de Maya Cousineau Mollen. Née en 1975, Innu, elle publie son premier recueil de poèmes, *Bréviaire du matricule 082*, en 2019 et devient immédiatement lauréate du prix *Voix Autochtones*. Son deuxième recueil, *Enfants du lichen*¹⁰, est préfacé par Hélène Cixous qui appelle la poétesse « prophète, anticoloniale pour les colonisés, femme libre pour les femmes, combattante pour les Premières Nations, barde pour les bâillonnés »¹¹ et définit ainsi parfaitement la thématique de son œuvre.

Le but de notre contribution est d'analyser le recueil *Enfants du lichen* afin de voir si le labyrinthe peut être considéré comme une certaine figure de l'expérience postcoloniale autochtone. Bien que le mot « labyrinthe » ne fasse pas une émergence explicite dans les poèmes, le champ lexical de ces derniers évoque tout un imaginaire qui le fait sortir en filigrane et permet de croire que la figure du labyrinthe correspond à la situation dans laquelle se retrouvent les anciens colonisés. Puisque la réécriture, comme le rappelle Lise Gauvin, « reprend la trace, l'écho, l'empreinte [...] pour le[s]

9 M. Gatti, *Être écrivain...*, *op. cit.*, p. 22 et 88.

10 M. Cousineau Mollen, *Enfants du lichen*, préface d'H. Cixous, Wendake, Éditions Hannenørak, 2022. Toutes les citations viennent de cette édition. Dorénavant, nous ne marquerons que le titre du poème et la page sur laquelle il se trouve dans le corps du texte.

11 H. Cixous, « Préface », [dans :] M. Cousineau Mollen, *Enfants du lichen*, *op. cit.*, p. 8.

déconstruire [ou] reconstruire [...] »¹² et qu'elle est aussi « un *effet de lecture* »¹³, cette démarche nous semble fondée. Il ne s'agit aucunement d'imposer une figure « occidentale » à la relecture de l'œuvre autochtone. Tout au contraire, le labyrinthe défini en tant qu'espace fermé à l'intérieur duquel on erre en cherchant la sortie est une figure universelle¹⁴. À notre avis, il peut devenir une métaphore fructueuse pour raconter la venue à l'agentivité du sujet postcolonial et pour définir les mouvements d'une voix poétique autochtone en train de se chercher.

Notre contribution est divisée en trois parties. La première caractérise l'expérience postcoloniale autochtone, telle que décrite par Maya Cousineau Mollen dans *Enfants du lichen*, et explique pourquoi elle fait penser à un labyrinthe. La deuxième montre l'exploration des chemins de l'évasion possible et la dernière se concentre sur la sortie, le « passage des ténèbres à la lumière », qui peut être lue comme une nouvelle époque dans la vie des Autochtones canadiens.

L'expérience postcoloniale en tant que labyrinthe

Il est indéniable que la littérature autochtone reste influencée par la tradition européenne¹⁵. Dans le cas de la nation Innu dont Maya Cousineau Mollen fait

12 L. Gauvin, « Introduction. Le palimpseste francophone et la question des modèles », [dans :] L. Gauvin, C. Van Den Avenne, V. Corinus, Ch. Selao (dir.), *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures*, Lyon, ENS Éditions, 2013, p. 7.

13 *Ibid.*, p. 13.

14 Cf. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 640 ; M. Cazenave, *Encyclopédie des symboles*, Paris, LGF, 2007, p. 348 ; A. Ronnberg, *The Book of Symbols*, Köln, Taschen, 2010, p. 714.

15 M. Gatti, *Être écrivain...*, op. cit., p. 18.

partie, cette influence est due à l'éducation euro-américaine¹⁶, mais aussi à l'héritage des contacts avec les jésuites, très intensifs surtout au cours du XVIII^e siècle¹⁷. Alors que le labyrinthe évoque immédiatement la mythologie grecque – le palais crétois où était enfermé le Minotaure et d'où Thésée ne sortit qu'à l'aide du fil d'Ariane –, il fonctionne aussi comme une figure chrétienne puissante. À l'époque médiévale, des labyrinthes étaient gravés sur le sol des cathédrales. « Le croyant qui ne pouvait accomplir le pèlerinage réel parcourait en imagination le labyrinthe jusqu'à ce qu'il arrive au centre, aux lieux saints [...] »¹⁸. Parcourir le labyrinthe voulait dire aussi comprendre les intentions divines, arriver au centre de la foi et, en même temps, apprendre la patience et l'endurance¹⁹. Dans l'œuvre poétique de Maya Cousineau Mollen, on retrouve l'image récurrente de l'espace oppressif dont celui ou celle qui marche essaie de sortir. C'est pourquoi la figure du labyrinthe, et surtout ses trois composantes : l'errance, la recherche de la sortie et la sortie elle-même, prouvant que l'épreuve a été traversée avec succès, nous a paru fructueuse pour mieux saisir l'expérience postcoloniale autochtone telle que décrite par la poétesse.

C'est surtout le motif de l'errance, une des figures-clés du recueil, qui nous a inspiré cette relecture « labyrintique » d'*Enfants du lichen*. Dans l'un des poèmes, on lit : « Ton esprit erre dans les reliques / Du passé colonial » (*inc.* Te connaître sans pensionnat..., 22). Le labyrinthe représente « le voyage psychique et spirituel

16 Il s'agit de la scolarisation obligatoire, surtout dans les pensionnats tenus par les religieux. Cf. M. St-Gelais, *Une histoire de la littérature innue*, *op. cit.*, p. 13-15.

17 Cf. *Ibid.*, p. 9-11. La chercheuse parle aussi de la longue tradition épistolaire de la nation, entamée justement grâce aux jésuites. *Ibid.*, p. 10.

18 J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, *op. cit.*, p. 640.

19 P. R. Doop, *The Idea of the Labyrinth from Classical Antiquity through the Middle Ages*, New York, Cornell University Press, 1990, p. 47-50.

que l'homme doit accomplir à l'intérieur de lui-même, à travers les épreuves et tous les motifs d'égarement, afin de trouver son propre centre, ou en d'autres termes l'image de son Soi »²⁰. Il semble que les êtres décrits dans les poèmes de Maya Cousineau Mollen fassent un tel voyage. Les « reliques du passé colonial » veulent dire des sentiments d'infériorité et de déconsidération, des souffrances et des humiliations. L'Autochtone tel que perçu par la poétesse doit trouver son propre centre, « son soi », sa propre image, libre du passé douloureux et des clichés coloniaux.

Ce voyage est difficile. Les « reliques du passé colonial » ne se laissent pas oublier. Cousineau Mollen en parle dans un autre poème :

Paralysée par le joug colonial
Sur la civière des oublis
Au cœur d'un hôpital obscur

Héritière des fantômes tristes
De ces pensionnats lugubres [...]

Je suis l'Indienne
Souvenir vibrant
D'une colonisation blessante (« *C'est une Indienne, c'est pas grave* », 47)

Dans le poème, fondé surtout sur les appositions et témoignant ainsi de la volonté exprimée par la voix poétique de se (re)définir, le passé et le présent se juxtaposent. Celle qui parle souffre car elle est marquée par les maux infligés à ses ancêtres. Cousineau Mollen se réfère aux hôpitaux et aux pensionnats où l'on mettait les Autochtones, en les isolant des leurs et en essayant de les assimiler quitte à les voir perdre leurs repères²¹. Du coup, « être Indienne » veut dire rester

20 M. Cazenave, *Encyclopédie des symboles*, op. cit., p. 339.

21 Cf. G. Ottawa, *Les Pensionnats indiens au Québec. Un double regard*, Québec, Éditions Cornac, 2010.

« paralysée par le joug colonial »²². Gatti commente : « Les Amérindiens ont fini par être conditionnés par [l]es images qui faisaient d'eux des exclus, des êtres différents, des séparés »²³. Ils ont été enfermés dans leur « indianité »²⁴. « Originellement à la fois une prison et une cachette, le labyrinthe est essentiellement une structure en profondeur »²⁵. L'espace créé par Cousineau Mollen dévoile l'intérieur profond de son peuple, les blessures toujours ouvertes, l'essence de « l'expérience individuelle et collective d[u] quotidien postapocalyptique », comme Louis-Karl Picard-Sioui nomme l'expérience postcoloniale²⁶.

C'est pourquoi celle qui parle dans les poèmes erre, incapable de retrouver son centre ou la sortie de la prison construite de clichés imposés par l'autre. L'espace labyrinthe, « lieu profond au fond duquel on *descend* [...], renferme [aussi] le danger extrême »²⁷ qui se laisse lire dans un autre poème :

Noyée dans la foule
Seule en mon cœur

22 Gerald Vizenor écrit : « L'Indien est une invention de l'Occident devenue une simulation lucrative ; le mot lui-même n'a aucun référent dans les langues et les cultures autochtones ». C'est « un nom irréel ». G. Vizenor, « Manières manifestes », [dans :] M.-H. Jeannotte, J. Lamy, I. St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, J.-P. Pelletier (trad.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018, p. 45 et 48.

23 M. Gatti, *Être écrivain...*, *op. cit.*, p. 44.

24 Cf. *ibid.*, p. 21. À propos du mot « Indienne », force est de constater qu'il a aussi des connotations sexuelles, les « Indiennes » étant assimilées par les colonisateurs à des prostituées. Cf. G. Havard, « Virilité et "ensauvagement". Le corps du coureur de bois (XVII^e et XVIII^e s.) », [dans :] *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2008, n° 27, p. 60.

25 A. Kremer-Marietti, « L'Homme labyrinthe et la vérité », [dans :] *Les Études philosophiques*, 1970, n° 1, p. 47.

26 L.-K. Picard-Sioui, « Préface », [dans :] M.-H. Jeannotte, J. Lamy, I. St-Amand (dir.), *op. cit.*, p. 7.

27 A. Kremer-Marietti, « L'Homme labyrinthe et la vérité », *op. cit.*, p. 48.

Errance est mon héritage [...]
 Mes démons sont terrifiants

Insatiables, ils veillent malsains
 Sur une parcelle fragile de lumière [...]

Je porte en moi une malédiction (*Solitude*, 52)

Celle qui parle n'est pas seule dans son errance. Elle est accompagnée de démons du passé incarnant sans doute l'ancien colonisateur et cette image imposée de soi dont il n'est pas possible de se débarrasser. Selon Louis-Karl Picard-Siouï, la littérature autochtone « fait violence à l'hégémonie coloniale, [...] en pointant le monstre du doigt »²⁸. Chez Cousineau Mollen le monstre se matérialise et bloque l'accès à la « parcelle fragile de lumière », symbolisant la sortie victorieuse de l'espace opprimant. Le passé colonial est une malédiction. Gatti parle du « syndrome du colonisé »²⁹ qui trouve sa meilleure expression dans le *Portrait du colonisé*³⁰. Pour sortir victorieux de cette épreuve, qui fait penser justement à une épreuve labyrinthique, il faut traverser cette expérience, faire face aux monstres et renaître, quitte à devoir préalablement mourir.

Celle qui parle dans le poème *Solitude* se sent « noyée dans la foule ». Même si le « labyrinthe postcolonial » semble se trouver surtout à l'intérieur de l'ancien colonisé, parfois, il se matérialise dans un espace concret. C'est ainsi que Maya Cousineau Mollen s'adresse à Hochelaga, bourgade autochtone située à l'époque précoloniale sur le territoire de l'actuel Montréal : « Hochelaga exhale son passé / Nos fantômes d'errance / Ondulant, gracieux et indifférents / Aux brouilles identitaires » (*inc.* Hochelaga exhale son passé..., 93). L'acte de l'exsudation fait penser à une

28 L.-K. Picard-Siouï, « Préface », *op. cit.*, p. 6.

29 M. Gatti, *Être écrivain...*, *op. cit.*, p. 55.

30 Cf. A. Memmi, *Portrait du colonisé*, *op. cit.*

purification difficile. Le passé sort à la surface, mais cela ne met pas fin à l'errance. Cette fois-ci, les compagnons d'errance ne sont pas des monstres, mais les aïeux qui ne connurent pas l'expérience coloniale. Du coup, leur identité n'est pas brouillée et ils deviennent la figure de la liberté désirée. Yves Clavaron écrit que l'espace colonisé change : la terre devient « appropriée, utilisée, délimitée »³¹ et, de ce fait, elle se transforme pour les colonisés en espace tout à fait labyrinthe.

L'image des fantômes errants revient dans un autre poème. Leur identité change de nouveau : « Vois les fantômes errants / Ceux qui hantent mon regard / Il est difficile de guérir / Dans une société qui oublie » (*inc.* Vois les fantômes errants..., 95). Cette fois-ci, les fantômes font penser aux victimes de l'ère coloniale. Cousineau Mollen montre que le travail de mémoire n'a pas été fait. L'espace qui emprisonne celle qui parle dans les poèmes se construit aussi de l'insouciance et de l'oubli des anciens colonisateurs. La colonisation persiste car les coupables, ou leurs descendants, n'ont pas reconnu leurs fautes.

Cela se manifeste dans un autre poème où c'est Montréal qui devient une figure labyrinthe. Celle qui parle avoue :

Étourdie dans cette cité-barricade
Aux ruelles de sans-abris
Aux chemins de mille morts

Je me croyais en paix
Mon corps n'y croyait plus (*inc.* Territoire caché et bienveillant..., 15)

La « cité-barricade » se compose de deux couches : celle du passé, les « chemins de mille morts », et celle du présent, les « ruelles de sans-abris ». Cousineau Mollen évoque ainsi d'une part le génocide colonial et, de l'autre, la conséquence directe de la colonisation,

31 Y. Clavaron, *La Carte et le territoire colonial*, Paris, Éditions Kimé, 2021, p. 7.

à savoir « des problèmes endémiques d'alcoolisme, de toxicodépendance et de chômage »³² auxquels continuent à faire face les Autochtones canadiens. Fondé sur les analogies grammaticales et sémantiques, le poème souligne aussi une opposition entre celle qui parle et son corps. C'est son corps qui ressent un malaise. Elle « se croyai[t] en paix » mais ce n'était qu'une apparence. L'espace dans lequel elle se trouve est oppressif, même si elle ne s'en rend pas toujours entièrement compte. Pour que le labyrinthe perde son caractère opprimant, il faut le traverser, trouver son centre et sa sortie : il faut l'appivoiser ainsi.

Ce n'est pas seulement la ville qui, dans les poèmes de Maya Cousineau Mollen, emprunte son imaginaire au labyrinthe. Inspirée sans doute par la végétation canadienne et l'importance de la nature dans sa culture d'origine³³, la poétesse évoque aussi la forêt : « je n'ai pas osé marcher dans cette forêt / Où les victimes dorment, loin de nous » (*Un chapelet long comme la nuit*, 64). Celle qui parle refuse d'entrer dans la forêt, d'affronter le passé. Ce refus, rattaché à cet espace précis, peut symboliser aussi le retour impossible à ses racines, la séparation irréparable de ses ancêtres et de sa culture.

Pourtant, dans un autre poème, celle qui parle décide de marcher « [d]ans des forêts aux portes closes » (*Draupadi et Tshakapesh*, 43). Les « portes closes » suggèrent le caractère oppressif de la forêt qui devient une prison. La poétesse se réfère-t-elle aux réserves où les Amérindiens ont été enfermés par les colonisateurs ? Est-ce une autre figure de l'errance labyrinthe où celle qui marche est emprisonnée dans le passé ?

32 V. Cappellari, « L'Immigrant et l'Amérindien, deux nouvelles voix sur la scène québécoise », [dans :] *Francofonie*, 2009, n° 57, p. 10.

33 Cf. D. Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, op. cit., p. 147 ssq.

Neal McLeod explique que « se sentir chez soi » « signifie habiter au sein du paysage du connu [...], constituer une nation, avoir accès à la terre [...] »³⁴. À cause de la colonisation, l'Autochtone n'a pas son « chez soi » : son espace à lui a changé de caractère, est devenu hostile.

Est-ce la raison pour laquelle, dans un autre poème, la toundra fait déjà penser à une épreuve qu'il faut traverser : « Que cherches-tu dans cette poussière reliquaire / Dans la collection des cultures // Une quête de soi au cœur des autres [...] // Attends-moi de l'autre côté de ma toundra » (*inc.* Que cherches-tu dans cette poussière reliquaire..., 76) ? Ce qui se trouve « de l'autre côté de [l]a toundra » est la fin de l'expérience douloureuse. Mais il faut y arriver, il faut traverser cet espace qui fait penser à un labyrinthe, passer par la « poussière reliquaire », retrouver son centre et puis réussir à en sortir.

Il nous semble que celle qui parle le fait dans un autre poème. Non pas une errance, mais une marche à travers l'espace colonisé permet de croire que l'épreuve sera réussie :

J'observe attentivement ce lieu étouffé
Ce territoire bridé par l'autre

Je marche sur les ossuaires des ancêtres
Je tente d'écouter leurs enseignements

Toutes ces vies effacées
Tous ces mots perdus

Je cherche à dompter la colère
Rugissant en mon cœur

Entourée d'échafaudages sans âme
Je cherche le fil d'une poésie oubliée (*inc.* Vent douceur sur mon visage..., 44)

34 N. McLeod, « Retourner chez soi grâce aux histoires », [dans :] M.-H. Jeannotte, J. Lamy, I. St-Amand (dir.), *op. cit.*, p. 83.

Dominé par la première personne du singulier, fondé sur les verbes « j’observe », « je marche », « je tente », « je cherche », le poème semble se composer des conseils de survie que la voix poétique se donne à elle-même. Les échafaudages et les ossuaires évoquent le génocide colonial. Les adjectifs « étouffé » et « bridé » montrent que l’espace oppressif a été créé par l’autre, le colonisateur. Mais celle qui parle « cherche à dompter la colère » et ne se laisse plus paralyser par le passé. Elle est active et cherche le fil, faisant penser au fil d’Ariane, qui lui permettra de traverser l’épreuve : sortir victorieuse de « ce lieu étouffé » qui, de nouveau, fait penser à un labyrinthe.

Les chemins de l’évasion possible

Car chaque labyrinthe possède une sortie. L’enjeu principal consiste à la trouver, à ne pas rester à l’intérieur, mais à sortir en vainqueur glorieux, à renaître dans toute sa splendeur. « Je cherche le fil d’une poésie oubliée » (*inc.* *Vent douceur sur mon visage...*, 44), annonce celle qui parle dans le poème déjà cité. La « poésie oubliée » semble être la voix du passé, des traditions, des origines. Dans la perspective coloniale, « seule la civilisation des Blancs possédait un caractère historique et dynamique »³⁵, c’est pourquoi les écrivains autochtones ont « un désir de récupérer des origines perdues »³⁶.

Car les « origines perdues » récupérées permettent de sortir de l’expérience qui, selon nous, peut être appelée « labyrinthe postcolonial » :

35 M. Gatti, *Être écrivain...*, *op. cit.*, p. 68.

36 A. Kian, « Féminisme postcolonial : contributions théoriques et politiques », *op. cit.*, p. 78.

Mon cœur trouvait une voie

Dans le noir de l'ombre
Terrée parfois dans ma tristesse
Je m'accroche aux lueurs
Des volutes de sauge (*inc.* Plume du messager..., p. 30)

La lueur qui, dans un autre poème déjà, évoquait la sortie est ici créée par « des volutes de sauge » qui, à leur tour, se réfèrent aux traditions autochtones. En puisant dans son héritage culturel, on trouve la sortie du « noir de l'ombre » et de la tristesse paralysante, de cet espace opprimant et douloureux.

Dans un des poèmes *inc.* Il y a des jours où tu sens l'orage..., celle qui parle s'adresse à la personne emprisonnée dans ses propres pensées :

Il y a des jours où tu sens l'orage
Tes pensées, dangereuses
Risquées te vont mal

Tu ne crois plus en ton cœur
Tu ne crois plus en ta guérison

Soudain un chœur de voix
Du passé surgit
De la brumante mélancolie

Sens les ancêtres
Qui te murmurent
Le courage et le chemin (*inc.* Il y a des jours où tu sens l'orage..., 14)

La voix poétique de Maya Cousineau Mollen aime s'adresser à un « toi » non défini qui fait parfois penser au double de la poétesse. Les phrases sont courtes. Les répétitions « Tu ne crois plus » rythment le poème. L'impératif témoigne de la force de celle qui parle : ce sont les ancêtres qui aident l'être désespéré à sortir de l'état mental qui fait penser à un labyrinthe et dont la sortie égale à la guérison. En « murmur[a]nt le courage et le chemin », figure poétique frôlant le zeugme, les aïeux jouent un rôle important, équivalant au fil d'Ariane.

La figure des ancêtres qui guident « par la lumière des enseignements » (*inc.* Que l'épopée de mon histoire..., 82) revient régulièrement dans les poèmes. Celle qui parle avoue par exemple : « J'appelle à moi mes aïeux / Pour vous guider vers la lumière » (*Le chemin des larmes*, p. 61), la lumière symbolisant toujours la sortie et la vie nouvelle. Les ancêtres incarnent l'héritage pré-colonial dans lequel il faut puiser sa force. « Ils ont donc cherché en eux-mêmes, dans leur passé, dans leurs traditions, la force pour faire face aux Blancs »³⁷, écrit Gatti en définissant l'œuvre des écrivains autochtones.

Effectivement, Cousineau Mollen écrit :

Sur la route de poussière
Tu reviens vers les tiens

Toi-même poussière du Nutshimit
Retour aux premières sources (*inc.* Sur la route de poussière..., 23)

Les « siens » symbolisent les ancêtres déjà indiqués, mais aussi la communauté autochtone contemporaine. Nutshimit, mot innu, signifie l'espace naturel et culturel de la nation³⁸, espace qui s'oppose à l'espace post-colonial labyrinthique. Le poème indique donc encore un autre chemin d'évasion possible : la nature. Et c'est à la nature que s'adresse celle qui parle dans un autre poème :

Sur la mer déferlante
Tes constellations guident

Les naufragés du quotidien
Qui se contentent d'exister

Qui se ferment à la vie
Et cherchent la mort (*inc.* Les vents doux dansent, 40)

37 M. Gatti, *Être écrivain...*, *op. cit.*, p. 56.

38 Cf. R. Picard, *Nutshimit : Vers l'intérieur des terres et des esprits*, Québec, Atikupit, 2019.

« Les naufragés du quotidien », Autochtones, ressemblent aux marcheurs du labyrinthe, épuisés de leur errance. Les vers ne sont pas univoques : où les constellations guident-elles ceux « qui se ferment à la vie » ? Vers la sortie ou vers la mort ? Mais peut-être, comme il a déjà été dit, est-il nécessaire de mourir pour renaître à la sortie du labyrinthe ?

La sortie, une vie nouvelle ?

Il est difficile de dire que le recueil *Enfants de lichen* est univoquement optimiste. Il y existe, pourtant, des poèmes qui suggèrent que la sortie de l'espace que nous nommons labyrinthe a été trouvée, que l'expérience postcoloniale est traversée. D'ailleurs, c'est aussi le parallèle principal qui nous a permis de dresser l'analogie entre le labyrinthe et l'expérience postcoloniale : c'est une épreuve qu'il faut vivre pour se libérer du passé colonial, de l'image de soi imposée par le colonisateur, de la vision binaire du monde qui fait de l'Autochtone un citoyen de seconde classe.

La sortie du labyrinthe veut dire alors une vie nouvelle après la mort symbolique³⁹ : « De la noirceur invisible et gourmande / Nous étions ressuscitées » (*inc.* On nous croyait plus mortes que vives..., 21). Le noir étant un attribut habituel du labyrinthe⁴⁰, le fait d'être ressuscité signifie que l'expérience négative est traversée, qu'une nouvelle vie commence.

Dans cette nouvelle vie, on n'erre plus, mais on marche avec fierté. On se sent « chez soi », on sait qui l'on est. Dans un poème fondé sur une antithèse, celle qui parle s'adresse à un « tu » sous lequel on devine l'ancien colonisateur : « Tu as voulu faire de moi un fantôme / Sans histoire et sans beauté // Pourtant je reste

39 Cf. J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 641.
40 Cf. A. Ronnberg, *The Book of Symbols*, op. cit., p. 714.

/ Dans la magnificence (*Nipen Ishkueu*, 17). L'épreuve semble avoir été traversée : l'Autochtone n'a pas été détruit, il a réussi à sortir de l'espace opprimant plus fort et plus splendide qu'auparavant. Selon Gatti, « [e] ngagés dans une quête identitaire constante qui implique inévitablement la reconnaissance par autrui, les Amérindiens ont besoin de proclamer leurs valeurs et leur indianité face au monde entier »⁴¹. Voici une nouvelle autochtonicité, libre des sentiments d'infériorité et d'exclusion, qui vient de naître.

Dans un autre poème (*inc. Sentir le souffle des ancêtres...*), la nouvelle vie veut dire justement « se tenir debout », ne plus baisser la tête :

Quand je me regarde
 Dans ce miroir colonial
 À l'image de l'Indienne
 Se substitue celle de la femme

Qui écrit
 Se tient debout
 Et rêve en prose (*inc. Sentir le souffle des ancêtres...*, 33)

La catégorisation par race disparaît. L'« Indienne » se transforme en « femme qui écrit ». Désormais, ce n'est plus l'apparence qui compte, mais ce qu'on fait, ce qu'on représente réellement.

Il est généralement admis que l'écriture autochtone revendique les droits des Premières Nations⁴². Le traversement de l'expérience postcoloniale et la nouvelle vie exigent que le passé ne soit pas oublié. À la sortie de l'épreuve postcoloniale, les subalternes de jadis se mettent à parler⁴³ :

41 M. Gatti, « Introduction », [dans :] *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*. Nouvelle édition revue et augmentée, éd. M. Gatti, Montréal, BQ, 2009, p. 32.

42 Cf. D. Boudreau, *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, *op. cit.*, p. 177 ssq.

43 Cf. G. Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, J. Vidal (trad.),

Que l'Histoire ouvre l'œil
Notre dignité de peuple
Notre souffrance collective
Jamais ne seront oubliées (*Le chemin des larmes*, 62)

Cette fois-ci, la poétesse s'adresse à l'Histoire qu'elle personnifie. Elle se sert de la première personne du pluriel, du sujet « collectif », pour montrer que le temps est venu de la purification définitive. Gatti parle de plusieurs étapes traversées par un être postcolonial : après la phase du refus de soi et celle de l'imitation de l'autre vient la phase de la révolte où les Autochtones se présentent comme « des victimes de l'histoire »⁴⁴. Cette phase semble nécessaire pour que la vérité sur l'époque coloniale soit généralement admise, pour que les comptes soient définitivement réglés. La poétesse en parle dans le poème *N'oublie pas* :

Les ossuaires sacrés parleront
Ils ont leur douloureuse vérité
Qui sera entendue, enfin

Laisse-nous prendre soin des nôtres
Les envelopper de sauge purifiante
D'offrandes de tabac
De berceuses de chants de guérison

L'enfant pourra enfin s'endormir
Dans les bras de l'Histoire
Et rejoindre la lumière (*N'oublie pas*, 63)

Il semble que sous la seconde personne du singulier se cache de nouveau l'ancien colonisateur : le désir de prendre soin des victimes du génocide colonial suggère une sorte de réconciliation avec le passé. La lumière et la renaissance, symbolisant la sortie de l'épreuve qui nous fait penser à un labyrinthe, annoncent que les Autochtones ont réussi à réinterpréter le passé et à changer sa

Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

44 Cf. M. Gatti, *Être écrivain...*, op. cit., p. 56.

perception par les anciens colonisateurs. Ce processus peut être comparé à une errance labyrinthique à l'issue de laquelle on renaît plus fort et plus sûr de soi.

Dans un autre poème, Maya Cousineau Mollen reprend les mêmes idées, mais dans une perspective plus personnelle :

Je donne liberté entière
Aux larmes, aux angoisses
Aux brûlures à libérer
Aux flammes qui tourmentent les cœurs

Je rêve d'un monde qui se repense (*inc.* Les papillons couleur joie..., 67)

L'énumération montre l'état difficile dans lequel se trouvait celle qui parle, mais cet état semble être traversé. Si cela permet de penser au labyrinthe, c'est parce que l'épreuve du labyrinthe libère et permet d'acquérir « un nouveau soi »⁴⁵. Il faut traverser une expérience douloureuse pour apprendre à vivre différemment. Le « monde qui se repense » est une réalité décolonisée où les anciens colonisés et les anciens colonisateurs coexistent paisiblement.

C'est ainsi que naissent de « nouveaux » Autochtones. « En prenant conscience des mécanismes coloniaux et en les observant de façon critique, ils dépassent le refus de soi, la révolte, l'imitation, la victimisation, pour se construire comme citoyens du monde »⁴⁶ :

L'Innu est un nomade
Après avoir guéri
Il sent le besoin de partir

Avant le départ pour le Nutshimit
Il prend le temps d'apprendre
De se réapproprier ses connaissances

De chercher sur le territoire
L'apaisement des vieux récits (*inc.* L'Innu est un nomade..., 66)

45 J. Chevalier, A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, *op. cit.*, p. 642-643.

46 M. Gatti, *Être écrivain...*, *op. cit.*, p. 58.

À l'aide de quelques figures poétiques à peine, Cousineau Mollen crée une nouvelle image de l'Innu, redevenu nomade⁴⁷, qui réapprend à vivre dans le monde. À en croire Veronica Cappellari, les auteurs autochtones « revendiquent une identité propre, basée sur une histoire, des lois et des conceptions de la vie et de la nature qui les distinguent de la majorité avec laquelle ils partagent le territoire québécois »⁴⁸. Effectivement, Maya Cousineau Mollen montre ici que, différents d'autres habitants du Canada, les Autochtones ne doivent plus vivre cette différence de façon conflictuelle⁴⁹. Ayant symboliquement traversé le « labyrinthe postcolonial », ils se libèrent de l'image imposée, ils réapprennent à être fiers de leurs traditions et d'eux-mêmes. Ils vivent comme ils veulent vivre.

Conclusion

L'œuvre de Maya Cousineau Mollen se concentre sur l'histoire de son peuple. Dans ses poèmes, elle se réfère à l'époque précoloniale, mais surtout aux souffrances coloniales et postcoloniales. Selon la poétesse, aujourd'hui, l'Autochtone « erre » dans la réalité qui lui rappelle à chaque pas le passé humiliant et douloureux de sa nation. Il n'est pas capable de se libérer de l'état de subalterne qui lui a été imposé par le colonisateur. Cette errance, revenant régulièrement sur les feuilles du recueil, nous a permis de joindre l'imaginaire poétique de Maya Cousineau Mollen à celui du labyrinthe et de dresser un parallèle entre l'espace labyrinthique et l'expérience postcoloniale. « Le labyrinthe renferme

47 Les Innu ont été sédentarisés dans les années 1940 : M. St-Gelais, *Une histoire de la littérature innue*, *op. cit.*, p. 12.

48 V. Cappellari, « L'Immigrant et l'Amérindien, deux nouvelles voix sur la scène québécoise », *op. cit.*, p. 5.

49 Cf. M. Gatti, « Introduction », *op. cit.*, p. 33.

le chemin de l'origine et de la vérité originaire »⁵⁰. Arriver à son centre et pouvoir en sortir veut dire traverser une épreuve, s'affirmer et même renaître⁵¹.

Le « labyrinthe postcolonial » peut être intérieur et évoquer un voyage au fond de soi pour comprendre ses angoisses et les surpasser, mais peut aussi être extérieur : l'Autochtone des poèmes de Maya Cousineau Mollen erre dans l'espace qui appartenait jadis à ses ancêtres et n'est pas capable d'y retrouver son propre chemin. Dans ces errances, intérieures et extérieures, il est accompagné de fantômes qui représentent parfois les figures monstrueuses de l'ancien colonisateur et parfois celles, réconfortantes, des ancêtres. Car les voix, les enseignements et la culture des aïeux constituent un fil d'Ariane grâce auquel on peut retrouver « la lumière », donc la sortie de l'expérience postcoloniale labyrinthique. Pour se réconcilier avec le passé, l'Autochtone, tel que conçu par Maya Cousineau Mollen, puise dans sa tradition, dans sa culture et dans la nature qui s'y rattache. Cela lui permet de se reconstruire, de former sa propre image libérée des clichés coloniaux. Pourtant, pour que cette nouvelle image persiste, il est nécessaire que l'ancien colonisateur reconnaisse ses fautes, que l'Histoire ne soit pas oubliée. C'est une condition de la nouvelle vie, dans le monde décolonisé, où l'Autochtone « trouvera un ancrage »⁵² : ne sera plus solitaire, inférieur, ni exclu.

Il nous semble que la figure du labyrinthe reflète bien cette expérience difficile qui devient l'essence du recueil de Maya Cousineau Mollen. Elle correspond à trois étapes qu'on retrouve dans ses poèmes : une errance désespérée à travers un espace hostile, la

50 A. Kremer-Marietti, « L'Homme labyrinthique et la vérité », *op. cit.*, p. 48.

51 M. Cazenave, *Encyclopédie des symboles*, *op. cit.*, p. 348.

52 Expression employée par Neal McLeod : N. McLeod, « Retourner chez soi grâce aux histoires », *op. cit.*, p. 103.

recherche de la sortie, qui est aussi la façon d'approprier cet espace, et finalement la sortie symbolique : la victoire et la renaissance. C'est une métaphore qui aide à comprendre comment une Innu, enfant du lichen, se réapproprie le discours sur sa nation et comment se construit le chemin qu'elle suit pour y arriver.

bibliographie

- Boudreau D., *Histoire de la littérature amérindienne au Québec*, Montréal, L'Hexagone, 1993.
- Cappellari V., « L'Immigrant et l'Amérindien, deux nouvelles voix sur la scène québécoise », [dans :] *Francofonia*, 2009, n° 57.
- Cazenave M., *Encyclopédie des symboles*, Paris, LGF, 2007.
- Chevalier J. A., Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont, 2012.
- Clavaron Y., *La Carte et le territoire colonial*, Paris, Éditions Kimé, 2021.
- Cousineau Mollen M., *Enfants du lichen*, préface d'H. Cixous, Wendake, Éditions Hannenørak, 2022.
- Doop P. R., *The Idea of the Labyrinth from Classical Antiquity through the Middle Ages*, New York, Cornell University Press, 1990.
- Gauvin L., « Introduction. Le palimpseste francophone et la question des modèles », [dans :] L. Gauvin, C. Van Den Avenne, V. Corinus, Ch. Selao (dir.), *Littératures francophones. Parodies, pastiches, réécritures*, Lyon, ENS Éditions, 2013.
- Gatti M., *Être écrivain amérindien au Québec. Indianité et création littéraire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2006.
- Gatti M., « Introduction », [dans :] *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*. Nouvelle édition revue et augmentée, M. Gatti (éd. critique), Montréal, BQ, 2009.
- Havard G., « Virilité et "ensauvagement". Le corps du coureur de bois (XVII^e et XVIII^e s.) », [dans :] *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2008, n° 27.
- Jeannotte M.-H., « La Littérature autochtone : le papier et la voix », [dans :] P. Hébert, B. Andrès, A. Gagnon (dir.), *Atlas littéraire du Québec*, Montréal, Fides, 2020.
- Kian A., « Féminisme postcolonial : contributions théoriques et politiques », [dans :] *Cités*, 2017, n° 72.
- Kremer-Marietti, A., « L'Homme labyrinthe et la vérité », [dans :] *Les Études philosophiques*, 1970, n° 1.
- McLeod N., « Retourner chez soi grâce aux histoires », [dans :] M.-H. Jeannotte, J. Lamy, I. St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, J.-P. Pelletier (trad.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.
- Memmi A., *Portrait du colonisé*, Paris, Payot, 1973.
- Ottawa G., *Les Pensionnats indiens au Québec. Un double regard*, Québec, Éditions Cornac, 2010.

Picard R., *Nutshimit : Vers l'intérieur des terres et des esprits*, Québec, Atikupit, 2019.

Picard-Sioui, J.-K., « Préface », [dans :] M.-H. Jeannotte, J. Lamy, I. St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, J.-P. Pelletier (trad.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

Ronnberg A., *The Book of Symbols*, Köln, Taschen, 2010.

Spivak G., *Les Subalternes peuvent-elles parler*, J. Vidal (trad.), Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

St-Gelais M., *Une histoire de la littérature innue*, Québec, Imaginaire / Nord, 2022.

Vizenor G., « Manières manifestes », [dans :] M.-H. Jeannotte, J. Lamy, I. St-Amand (dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone*, J.-P. Pelletier (trad.), Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

abstract

« Wandering is my heritage »
The Labyrinth as a Figure of the Postcolonial
Experience According to *Enfants du lichen*
by Maya Cousineau Mollen

The aim of the paper is to analyze *Enfants du lichen*, a book of poems by Maya Cousineau Mollen, an Innu poet born in 1975, in order to see if the labyrinth can be considered as a figure of the postcolonial Native American experience. Although the word « labyrinth » does not make its explicit emergence in the poems, their lexical field evokes a whole imagination which makes it emerge implicitly and allows us to believe that the figure of the labyrinth corresponds to the situation of the former colonized. Our contribution is divided into three parts. The first characterizes the postcolonial Native American experience, as described in the poems, and explains why it may be seen as a labyrinth. The second shows the exploration of the paths of possible escape and the last focuses on the exit, the « passage from darkness to light », which can be read as a new era in the life of Canadian Native Americans.

keywords


Maya Cousineau Mollen, poetry, labyrinth, postcolonial experience, Canadian Native Americans

mots-clés

Maya Cousineau Mollen, poésie, labyrinthe, expérience postcoloniale, Autochtones canadiens

małgorzata sokołowicz

Małgorzata SOKOŁOWICZ, professeure à l'Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie et maîtresse de conférences HDR à l'Université de musique Frédéric-Chopin, membre associée du laboratoire CERCLE de l'Université de Lorraine, est l'auteure des livres *La Catégorie du héros romantique dans la poésie française et polonaise au XIX^e siècle* (2014) et *Orientalisme, colonialisme, interculturalité. L'œuvre d'Aline Réveillaud de Lens* (2020). Ses recherches portent surtout sur les relations entre littérature et art, l'orientalisme et les récits de voyage (XVIII^e-XX^e siècles) ainsi que l'écriture coloniale et postcoloniale.

PUBLICATION INFO		
Cahiers ERTA	e-ISSN 2353-8953 ISSN 2300-4681	
Received : 05.10.2023 Accepted : 12.12.2023 Published : 22.03.2024	ÉTUDES ASJC 1208	
ORCID : 0000-0003-0554-8852		
M. Sokołowicz, « " Errance est mon héritage ". Le labyrinthe en tant qu'une figure de l'expérience postcoloniale d'après les <i>Enfants du lichen</i> de Maya Cousineau Mollen », [dans :] <i>Cahiers ERTA</i> , 2024, nr 37, pp. 73-97. DOI : 10.4467/23538953CE.24.004.19418		
www.ejournals.eu/CahiersERTA/		
Attribution 4.0 International (CC BY 4.0).		